



Vanités de faïence, des décors sous influence espagnole

Henri Amouric, Lucy Vallauri, Jean-Louis Vayssettes

► To cite this version:

Henri Amouric, Lucy Vallauri, Jean-Louis Vayssettes. Vanités de faïence, des décors sous influence espagnole. *Archéologia*, 2001, 375, pp.58-66. halshs-01653616

HAL Id: halshs-01653616

<https://shs.hal.science/halshs-01653616>

Submitted on 18 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Archéologia

N° 375 février 2001 - 39 FRANCS

Paris
**exposition sur la
CHINE**
*en première
mondiale*

**3 000 ANS
DE CIVILISATION
DANS LE DÉSERT
DU TAKLAMAKAN**



NORMANDIE
la ville gallo-
romaine d'Eu
restituée

BELGIQUE
10 000 ans de vie
dans une grotte

ARLES
Exposition
Décors de faïences
espagnols

TURQUIE
Zeugma
un premier bilan

L 5959 - 375 - 39,00 F



des décors sous influence espagnole

VANITÉS DE FAÏENCE



Pézenas, carreaux d'origine régionale (?), maison XVII^e s. coll. part. Photo Y. Rigoir.

Entre le XV^e et le XVIII^e s., la Provence et le Languedoc vont succomber à la mode des carreaux de faïence ibériques, rajoles et autres azulejos. Couleurs vives et raffinées, motifs étonnants, compositions immenses... Les rares témoins de ces décors magnifiques sont exceptionnellement présentés en Arles. Par Henri Amouric, Lucy Vallauri et Jean-Louis Vayssettes.

L'EXPOSITION *Vanités de faïence* réalisée à Arles dans le prestigieux Museon Arlaten, en collaboration avec le laboratoire d'Archéologie médiévale méditerranéenne d'Aix-en-Provence (CNRS, UMR 6572), offre l'occasion de pénétrer dans l'univers baroque des arts décoratifs du Midi méditerranéen. Par ses collections et les sols qu'elle conserve, la ville d'Arles s'imposait pour cette présentation, qui résulte d'un ample travail d'enquête mené dans le sud de la France à partir des découvertes archéologiques et dans les musées et collections disséminées dans le pays. Cette recherche, initiée lors de deux autres expositions, *Un goût d'Italie* en 1993 et *Petits carrés d'histoire* en 1995, permet de présenter aujourd'hui une véritable synthèse sur ces modes de revêtement tributaires aussi bien des goûts, de l'économie, que des vicissitudes de l'histoire.

AL-ANDALUS ET RINASCIMENTO

La démocratisation des carrelages émaillés, produits coûteux réservés depuis le Moyen Âge aux princes et aux demeures palatines, se fait d'une part par le biais des guerres d'Italie, qui amènent en France des faïenciers et des peintres toscans et ligures, et d'autre part par l'actif commerce de Valence et Barcelone. L'héritage arabo-andalou s'exprime dans les combinaisons géométriques savantes des bleus de Valence, tapis composés de navettes et de bouchons faits sur commande pour orner par exemple, entre 1474 et 1502, le sol de la chapelle du château de Combefa appartenant aux évêques d'Albi. A la même époque, la vallée du Rhône reçoit des tapis en rosaces plus universels tels ceux de l'hôtel de Brion à Avignon, identiques aux fragments retrouvés dans le château de Grignan. C'est un motif tout aussi connu d'étoile à huit branches centrée, traitée en réserve dans un cadre d'entrelacs, qui se répète sur des carreaux en réemploi dans une maison de Montpellier. Dès le XV^e siècle s'est aussi développée à par-

tir de la Catalogne une fabrication de *rajoles de mostra*, littéralement "carreaux de montre", exceptionnels dans nos régions, mais présents à Narbonne. Les seuls artefacts de filiation andalouse trouvés à Avignon dans les décombres de la chapelle Saint-Gabriel témoignent d'occasionnels échanges avec l'Espagne de tradition musulmane au XVI^e siècle : *alicatado* polychrome, avatar des zelliges anciens ornant l'Alhambra de Grenade ainsi que deux décors dits *d'arista*, à effet d'émaux cloisonnés. Sur le sol français, ces témoignages se limitent à des malons à relief d'arêtes restant du château de Fontenay-Tréziny. Au cours de la Renaissance, l'Italie toujours dynamique en matière de création céramique, s'adonne à son tour au trafic d'influences et l'on connaît la capacité technique des artisans génois et ligures à se déplacer et à reproduire à l'identique les produits espagnols. La poly-

chromie renforcée, l'introduction de patrons Renaissance, et sans doute plus encore un art de la peinture en faïence "moderne", en sont les plus probables manifestations. Arles a livré de ces produits métissés dans un sol carrelé de la galerie d'une commanderie des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, aujourd'hui musée Réattu. Ces malons émaillés épais, portant au dos un profond gaufrage de scellement, sont peints de roses des vents dont une partie est blasonnée en leur centre. Les trouvailles des cryptoportiques d'Arles et de l'hôtel de Truchet sont assurément de fabrication ligure, transposant en faïence peinte des motifs caractéristiques des *azulejos d'arista* sévillans. L'autre, une rosace à pétales bipartites, est un type connu à Gênes. Cette dualité d'influences, très lisible tout au long du XVI^e siècle, s'efface au siècle suivant.



Carreau ligure (?) provenant d'un sol du Grand Prieuré d'Arles, XVI^e s. Arles, musée Réattu.
Photo Y. Rigoir.



Panneau aux armes des Milan-Forbin, hôtel d'Aix-en-Provence, XVII^e s. Paris, musée des Arts décoratifs. Photo Laurent - Sully Jaulmes, RMN.

ALLIANCE CATALANE ET CÉLÉBRATIONS PATRICIENNES

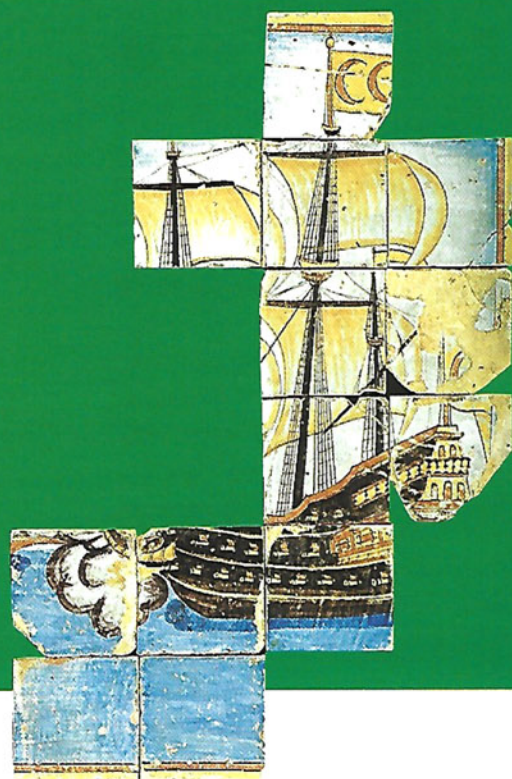
Au cœur même de la tourmente événementielle des guerres européennes, dans le contexte troublé de la Guerre de Trente ans et à la faveur de l'alliance politique franco-catalane, le primat du goût espagnol s'impose.

Le personnage clé de cette mutation profonde des goûts est un militaire, le maréchal de La Mothe Houdancourt au destin changeant, successivement créé maréchal de France et vice-roi de Catalogne après ses victoires initiales, puis vilipendé et emprisonné au premier revers de fortune. Régnant sur Barcelone, il y découvre l'art brillant des *azulejos* exercé par des artisans passés maîtres dans l'art du dessin et de la couleur. A ceux-ci, il commande une stupéfiante fresque de faïence célébrant la bataille de Lérida qu'il remporte en 1642.

Ce panneau, conservé à Narbonne où Louis XIII vint en personne lui remettre son bâton de maréchal et les insignes de sa vice-royauté, est l'archétype de tous les ensembles retrouvés en France.

Simultanément, messire de La Mothe fait orner la chapelle de son manoir du Pivolet, près de Lyon, d'au moins dix panneaux à ses armes cette fois-ci, conservés aujourd'hui au musée de Nevers. S'ensuit un effet de mode fulgurant qui nous vaut une série d'armoiries toutes plus ostentatoires les unes que les autres.

Ci-dessous et en haut à droite. Carreaux de scène de bataille provenant de l'épave de Lumio (Corse). DRASSM. Photo Y. Rigoir.



Panneau de bataille navale avec la numérotation pour la pose au revers, hôtel du grand Prieuré d'Arles. XVII^e s. Musée Réattu. Photo Y. Rigoir.



Ce genre de démonstration, au sens premier du terme, eut en terres méridionales un succès que nous ne faisons qu'entrevoir. La mode née à l'occasion des campagnes de Catalogne fut adoptée partout. La noblesse laïque telle la famille de Forbin, grands négociants enrichis et anoblis dans le XV^e siècle, couvre d'armoiries de faïence ses hôtels, ses châteaux et chapelles.

A Aix-en-Provence, le meilleur exemple de décor héraldique catalan est l'hôtel de Milan-Forbin sur le cours d'Aix-en-Provence dont plusieurs panneaux sont conservés aujourd'hui au musée des Arts décoratifs de Paris et au musée d'Histoire de Grasse. Dans le sol du chœur de la chapelle du château de La Barben ont également été préservés les restes d'un panneau armorié du même modèle.

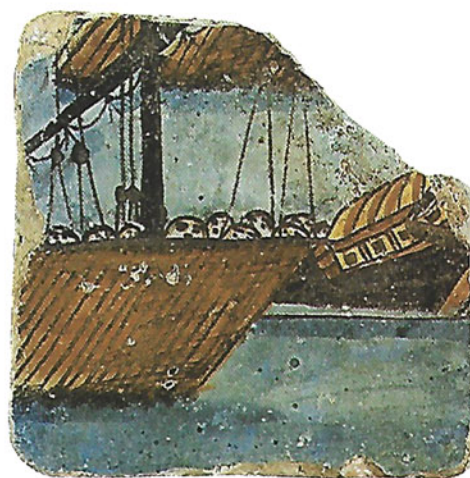
A côté de ces vaniteuses mais splendides célébrations de lignages en vue, néanmoins foulées aux pieds, il n'est pas rare de rappeler d'autres faits d'armes réels ou supposés.

LE MONDE À L'ENVERS

Aux scènes de batailles terrestres belles mais stéréotypées, telles le Siège de Rosas, s'ajoutent des scènes de batailles navales. Éminemment pittoresques, elles sont censées illustrer les combats héroïques des galères de Malte défendant la chrétienté contre l'infidèle barbaresque ou ottoman, comme sur ce panneau démantelé retrouvé dans les réserves du musée Réattu à Arles.

Les deux types de représentations sont parfois conjuguées, combat sur terre au premier plan et affrontement naval dans les lointains, comme l'illustre le reliquat du chargement d'une épave coulée en baie de Calvi.

Les exploits guerriers de la noblesse française, qui coûtèrent tant de larmes aux gens du peuple, tout comme la chape de plomb qui pesait sur la Catalogne, suscitèrent de grinçantes critiques dont les fables sont l'écho. L'une d'elles, la *Guerre des chats et des rats*, raconte dans un style picaresque ce "monde à l'envers" auquel



les faibles recrus de souffrance aspiraient tant, où les rats l'emportent enfin sur les chats. Ce panneau de faïence autrefois conservé dans un mas de Crau, connu par une aquarelle du Museon Arlaten, a été retrouvé en Espagne au musée de Martorell. Il constitue un témoignage exceptionnel et savoureux des chemins que la satire sociale pouvait emprunter pour se faire jour.

Aquarelle reproduisant une scène de la Guerre des chats et des rats, Mas de la Crau, Arles, Museon Arlaten. Photo Y. Rigoir.





*Jouques, l'oratoire Saint-Pierre
après restauration
et le carreau original, 1676.
Photo P. Foliot, CNRS et Y. Rigoir.*

TAPIS, BORDURES, LE DÉCOR À LA FOLIE

Ces représentations traitées de façon fort réaliste, comme de véritables peintures, s'insèrent dans un premier cadre de bordures répétitives et au-delà dans des parterres de fleurons, pointes de

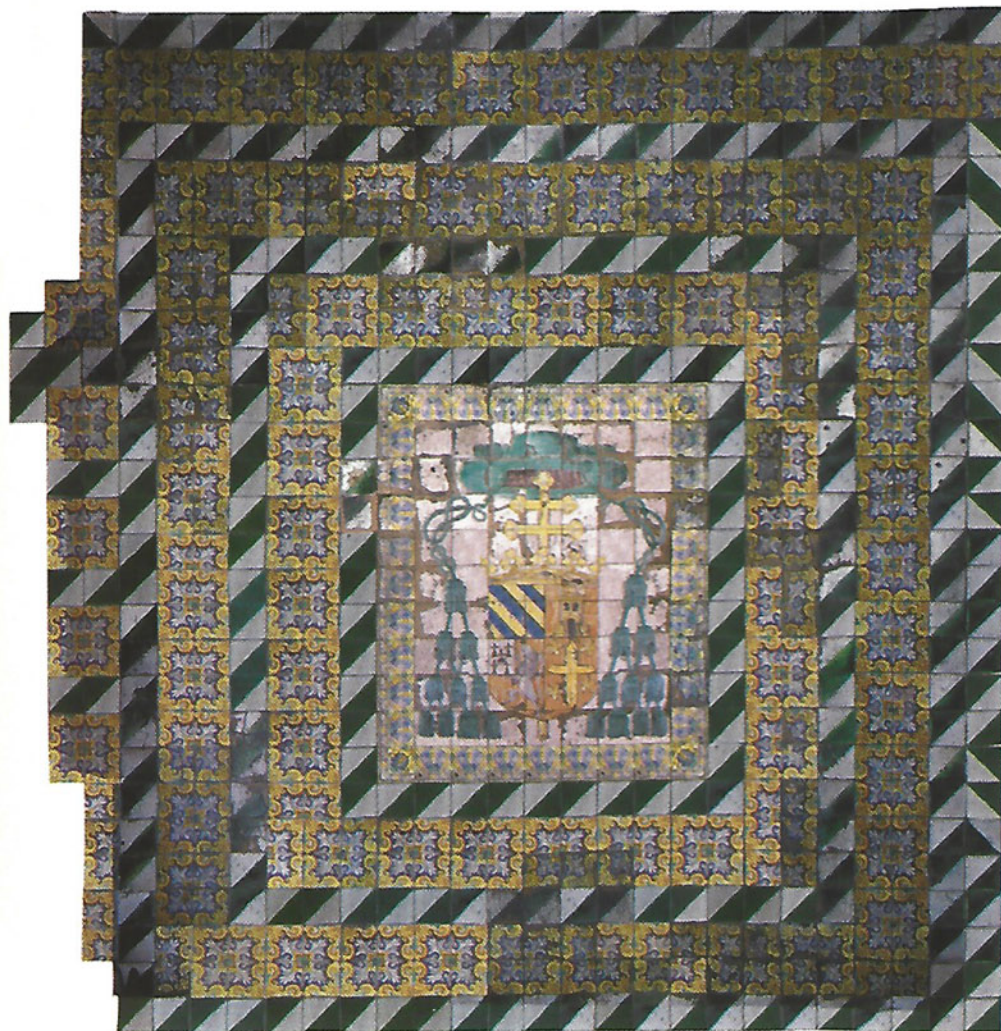
clous et diamants, palmettes, et dans des jeux géométriques et optiques obtenus par de multiples combinaisons de carreaux bipartites vert et blanc de grandes séries.

Arles peut s'enorgueillir de conserver en place le seul exemple connu à ce jour de ces compositions plus que baroques,

dans le boudoir privé de monseigneur de Grignan, au palais de l'archevêché. D'autres ensembles encore en place, mais plus modestes, montrent l'utilisation de plus en plus fréquente des éléments de séries, fleurons et carreaux bipartites en tapis, dans des salles, galeries et cabinets de toilette de nombreuses demeures aristocratiques ou bourgeoises, campagnardes ou citadines, à Aix, Arles, Martigues, Lambesc, Marseille, Vauvenargues, Montpellier, Puyricard, etc.

Dans le cas du château de Puyricard construit pour monseigneur de Grimaldi, cardinal archevêque d'Aix, la structure des pavements aujourd'hui disparus nous est connue par d'exceptionnelles maquettes. Peintes au lavis en 1666, elles ont été exécutées par un architecte génois, qui recommandait l'usage des malons de Catalogne pour composer d'extraordinaires décors cinétiques avec des moyens somme toute modestes, mais du plus bel effet. Le couvent des Oblats et l'archevêché d'Aix ont donné des carreaux dans l'esprit des maquettes, dont certains peints uniquement en jaune et vert et dont le motif se retrouve sur un oratoire daté 1676 à Jouques, lieu qui relève aussi de la seigneurie de Grimaldi.

*Le boudoir de l'archevêque d'Arles,
restitution F. Gillet et Y. Rigoir.*





Les 165 carreaux du panneau factice du Museon Arlaten, maisons rue du Grand-Prieuré, Arles, vers 1650. Photo P. Foliot, C. Durand, CNRS.



Couvent des Oblats, Aix-en-Provence, XVII^e s. coll. part. Photo Y. Rigoir.

LE QUOTIDIEN RECOMPOSÉ

Un style plus populaire, mariant discours naturaliste et poétique dans un traitement naïf mais parfaitement maîtrisé, apparaît progressivement. Aux constructions structurées se substituent des tableautins de la vie quotidienne ou de la vie rêvée.

Chaque carreau est dorénavant une image isolée dans un cadre bleu. Dans des paysages le plus souvent champêtres, on assiste à un véritable éloge de notre mère nature où les oiseaux et autres animaux des bois voire exotiques sont peints en toute liberté. Le panneau factice conservé au musée Arlaten, est probablement la plus importante découverte de ce type de décor, sans égale par la diversité des représentations végétales, florales, animalières, mythologiques, ou animées de petites scènes vivantes, comme par la très grande qualité de l'exécution. D'autres trouvailles isolées, à

Aix, Montpellier, Lambesc, témoignent du succès de ce genre.

Les artistes catalans peignaient aussi de façon toute simple des images saintes et tutélaires. Ces pieux tableaux aux vertus prophylactiques et d'enseignement si communs dans la culture espagnole sont représentés dans nos régions par un groupe de quatre beaux panneaux des années 1660, provenant de la maison d'Ortaffa à Perpignan. Sainte Barbe, saint Joseph, saint Antoine de Padoue et saint Jean-Baptiste sont exposés de nos jours dans la cathédrale Saint-Just de Narbonne. Ce lot comprenait également un unique tableau de chevet de ville dans un paysage montagneux traité en camaïeu de bleus, avec quelques touches de vert.

Une maison varoise a livré un ensemble de carreaux déplacés d'un tout autre style, trahissant une autre origine de fabrication. L'ampleur du programme décoratif, peut-être destiné à la collé-

giale, comporte plus d'un millier de carreaux pour une seule composition. Le style plus ample, les volutes, les fruits, le traitement des plumages d'oiseaux tout comme le type des bordures et des fleurons de quatre pièces ne renvoie pas au répertoire catalan, mais trouve des correspondances étroites dans les ouvrages de Valence de la fin du XVII^e siècle.

COUSINAGES ET FILIATION

Porte de la Méditerranée, les provinces méridionales réalisent aussi de fructueux échanges matériels et immatériels avec le Maghreb.

Par Marseille et la Compagnie d'Afrique, sont exportés en grandes quantités des malons émaillés de Catalogne qui ornent encore bien souvent les palais tunisiens, algériens ou stambouliotes. En retour, nous recevons de Quallaline de petits ensembles de carreaux de Tunisie qui entrent



Carreaux du château de Vauvenargues, d'origine tunisienne, fin du XVII^e s., coll. part. Photo P. Foliot, CNRS.



Carreaux à thème individuel provenant d'une maison de Montpellier, fin du XVII^e s. coll. part. Photo Y. Rigoir.

également dans le décor des hôtels particuliers d'Aix et ses environs, au château de Vauvenargues, ou de Marseille. Le plus étonnant est sans doute que nombre de ces pavements reproduisent des modèles catalans ou valenciens.

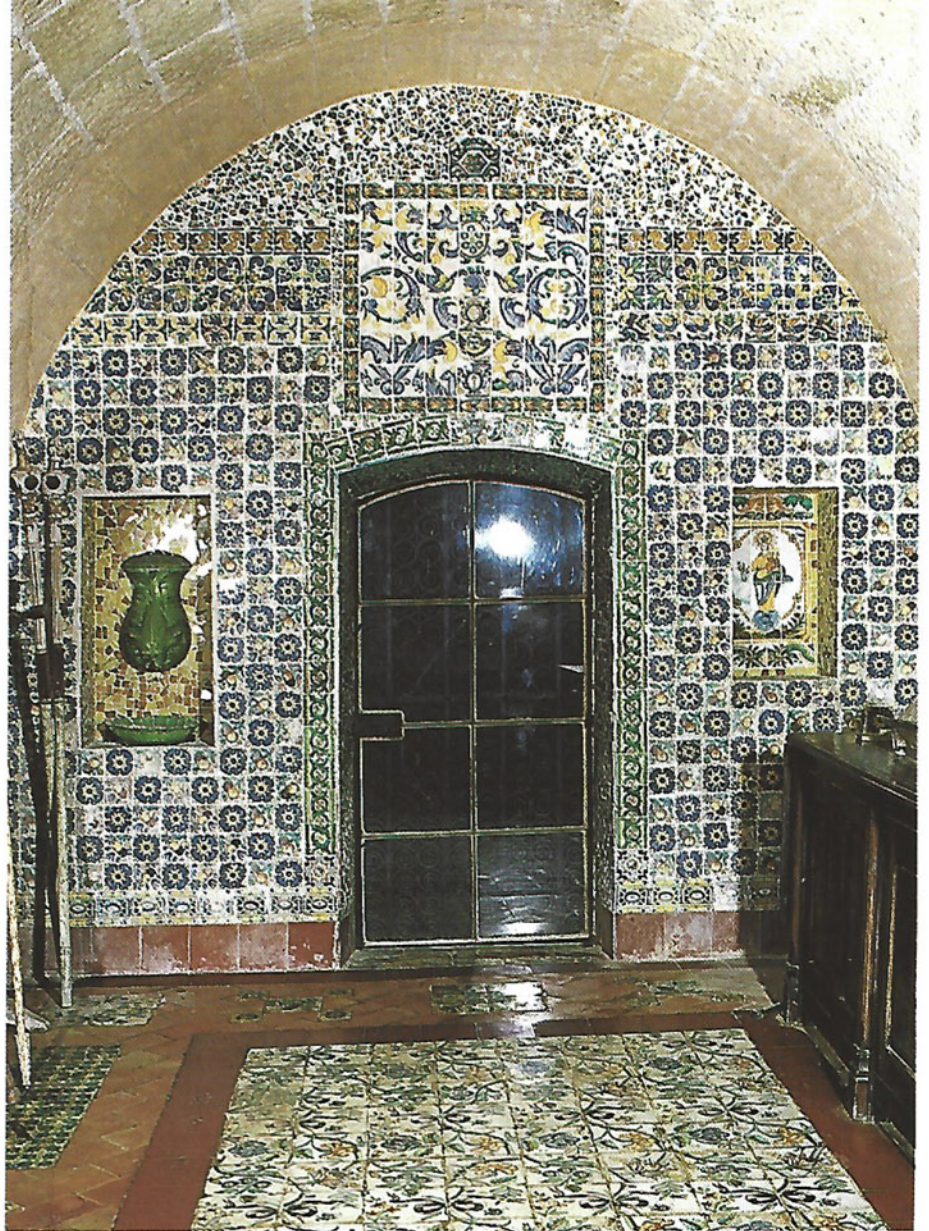
Face à cette concurrence qui les laissait désarmés, les artisans languedociens et provençaux tentèrent de s'adapter, en livrant au marché des interprétations malhabiles de faïences comme à Pézenas, et plus fréquemment encore des imitations peu coûteuses, à tout le moins de carreaux bipartites réalisés avec de l'émail ou de l'engobe blanc et une glaçure plombifère.

Un art aussi consommé supposait un ensemble de gestes et de savoir-faire que seuls les artisans espagnols maîtrisaient parfaitement. Les techniques de façonnage, de peinture, d'émaillage, de cuisson, le recours aux "cartons" librement interprétés, l'absence constatée de poncifs, pour les périodes anciennes en tout cas, l'existence de schémas de pose avec des chiffres et des lettres peints au revers des carreaux, dessinent les contours d'un art spécifique, savant et néanmoins populaire.

DU DÉCOR À LA COLLECTION

Quel qu'en soit le type, ces carrelages ont souvent suscité un engouement persistant. Réemployés, réparés, collectionnés parfois à la folie, ils sont pour une faible part d'entre eux parvenus jusqu'à nous, qu'il s'agisse de scènes militaires, de tapis colorés ou de tableaux religieux comme en témoignent les collections publiques et privées méridionales françaises.

L'abbaye de Fontfroide décorée vers 1900 par Gustave Fayet, grand ami des modernistes catalans est, toute proportion gardée, la "Sagrada Familia" française, et offre un époustouflant catalogue des modèles espagnols. Plus modestement, l'éclectique baronne Ephrussi de Rothschild, grand amateur de belles choses, acquit une petite série de carreaux de métiers *rajoles d'officis*, conservés dans sa villa de Saint-Jean-Cap-Ferrat.



Les décors de l'abbaye de Fontfroide. Photo P. Foliot, CNRS.

La curiosité et le goût de ces femmes et de ces hommes nous restituent aujourd'hui les reliques précieuses de ces décors, mais cette transmission s'est faite au prix bien souvent de la spoliation et de la mercantilisation.

Propriétaires, amateurs, marchands, tous ont contribué et contribuent à arracher ces témoins délicats à leurs contextes d'origine, jusqu'ici méconnus et donc mal protégés. Pour nous, archéologues et historiens, ils sont définitivement perdus. ●

Henri Amouric, chargé de recherches, commissaire scientifique de l'exposition.
Lucy Vallauri, ingénieur de recherche au CNRS, LAMM, UMR 6572, Aix-en-Provence, commissaire scientifique de l'exposition.
Jean-Louis Vayssettes, ingénieur d'études, service régional de l'Inventaire, DRAC Languedoc-Roussillon, commissaire scientifique de l'exposition.

Carreau à thème individuel, XVIII^e s., collection de la Villa Rothschild, Saint-Jean-Cap-Ferrat.

Photo P. Foliot, CNRS.



Vanités de faïence. Entre Provence et Languedoc, carreaux de céramique espagnols, XV^e-XVIII^e s. Jusqu'au 18 mars. Museon Arlaten, 29 rue de la République, 13200 Arles. Ouvert tous les jours sauf le lundi de 9 h 30 à 12 h 30 et de 14 h à 17 h. Tél. 04 90 93 38 11.

H. AMOURIC, L. VALLAURI, J.-L. VAYSSETTES, *Vanités de faïence. Entre Provence et Languedoc, carreaux de céramique espagnols, XV^e-XVIII^e s.*, éd. Conseil général des Bouches-du-Rhône, Museon Arlaten, Arles. 189 p., 155 F. Commande à adresser au musée.